

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES ANCIENS.

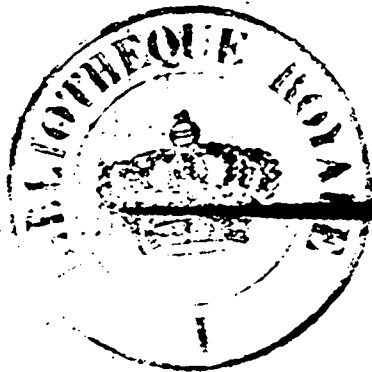
DISCOURS

PRONONCÉ

PAR MOREAU (de l'Yonne),

Sur la mort du général Joubert.

Séance du 11 fructidor an 7.



REPRÉSENTANS DU PEUPLE,

Et moi aussi j'oserai faire entendre ma foible voix, et offrir aux mânes du jeune héros dont, dans ces jours de deuil, la patrie regrette la perte, le tribut de la reconnoissance; de la reconnoissance, vertu essentielle aux âmes libérales, au génie républicain.

Joubert étoit né pour la gloire ; Joubert a vécu pour elle. Si la gloire a creusé son tombeau , assise sur le monument funebre qui couvre ses restes inanimés , elle pleure avec nous la mort d'un patriote moissonné dans la fleur de son âge , et dont les talens , le courage et l'énergie sont maintenant perdus pour la France , pour l'Europe entière.

Elevé à l'école de la médiocrité , Joubert y puisa les vertus que donnent rarement les richesses , qui presque toujours éteignent ou au moins affoiblissent les facultés morales.

Emule et compagnon du héros de l'Italie , c'est sous ses ordres , c'est avec lui qu'il apprit à combattre et à vaincre.

Idole de l'armée , sa présence au milieu d'elle doubloit , pour ainsi dire , son énergie ; et sa mort lui enlève tout-à-la-fois un ami et un chef digne de la commander.

Choisi par le Directoire exécutif pour réparer les maux qu'avoit accumulés sur la malheureuse Italie un homme justement odieux , et dont l'impunité est encore dans ce moment une calamité publique : j'en atteste , mes collègues , ce Latour-Foissac auquel cet homme pervers confia la forteresse et la sûreté de l'Italie ; j'en atteste la reddition de cette imprenable Mantoue , qui résista si long-temps à la bravoure républicaine , et que la trahison a livrée en peu de jours.

J'adjure , en un mot , le Français de bonne-foi , et je lui demande quel est l'assassin de Joubert : Latour-Foissac et son protecteur infame , me répondra-t-il.

Rien enfin n'arrêta Joubert. Son premier sentiment fut pour la patrie. Il s'arrache , au bout de vingt-quatre heures , des bras de sa jeune et aimable épouse , qu'à peine il avoit pu connoître ; il vole où son devoir , où son honneur l'appellent , et meurt sur les monceaux de lauriers qu'avoient déjà moissonnés sous ses yeux ses invincibles frères d'armes.

Peuples qui prodiguez votre sang et le nôtre pour défendre les fureurs ambitieuses de quelques hommes ! Peuples que nous estimons alors même que nous vous combattons , et auxquels il seroit si doux pour les Français de donner le titre d'amis , laissez un instant reposer vos armes sanglantes , venez contempler le triste résultat de votre délire : voyez Joubert dans la tombe ; versez quelques larmes sur sa dépouille mortelle ; car la perte d'un homme de bien appartient à l'humanité toute entière.

Mes collègues , c'est sur-tout à la nation , que nous représentons , qu'il appartient d'honorer son jeune ami , et , dans sa mémoire , les braves armées sur lesquelles repose l'espoir de la patrie. Déjà nos collègues des Cinq-Cents se sont occupés d'un arrêté qu'ils s'empresseront , je n'en doute point , de vous transmettre. J'ajoute quelques observations à l'expression de leurs sentimens que nous partageons ; elles naissent de ce saint amour de la patrie , que n'affoibliront jamais dans mon cœur ces calomnieuses dénominations , triste ressource des âmes tièdes , des cœurs froids ; ces calomnieuses dénominations , source empoisonnée de nos divisions.

Je cause en famille , mes estimables collègues , et j'appelle sur moi le mépris public , le plus cruel de tous les supplices , si mes pensées ne sont pas celles de vos cœurs.

Permettez-moi d'y descendre un instant avec vous.

Les rangs des républicains s'éclaircissent. Dans ce Conseil , Pompeï , Lecarlier ont fini ; Joubert est mort : ses compagnons d'armes sont chaque jour moissonnés ; ils expirent comme notre jeune héros , aux champs de la gloire ; ils expirent . . . et leurs derniers soupirs sont pour la patrie.

Cependant dans l'Ouest , dans le Midi de notre France , des bandes royales sont organisées ; elles fanatisent les habitans paisibles de nos campagnes.

Prêtres , moines , nobles , émigrés , telle est leur com-

position; et ce beau pays semble , depuis deux mois surtout , être devenu leur apanage !

Insensés que nous sommes ! (pardon , mes collègues , je parle aux Français , et je généralise mon expression) insensés que nous sommes ! et c'est nous qui devenons les instrumens de notre malheur et de notre ruine.

De tous côtés j'entends crier à la terreur ! le nom seul de *jacobin* , donné à beaucoup de citoyens pénétrés des meilleures intentions , effraie l'ame molle des gens qui reposent sur le duvet , tandis que nos enfans , nos frères couchent au bivouac ; qui sont assis à des tables somptueuses , tandis que nos défenseurs ont à peine le nécessaire ; qui , dans les boudoirs ou les spectacles , s'abreuvent de l'immoralité , alors que nos armées versent leur sang à grands flots pour la défense de notre chère patrie.

J'entends crier à la terreur et je le demande à l'homme de bonne foi , est-il , depuis l'organisation de la constitution de l'an 3 , est il tombé un cheveu de la tête du citoyen innocent et paisible ? Quelques-uns furent , à la vérité , victimes des principes oligarchiques que des fonctionnaires égarés organisoient sans s'en douter ; mais ces malheurs partiels , ces crises d'un gouvernement abusé , les comparerez-vous , mes collègues , à ces massacres , à ces événemens affreux , dont l'Ouest et le Midi sont le théâtre ? Les comparerez-vous à ces vols des deniers publics qui , chaque jour , se multiplient sur les grandes routes ; vols qui n'appartiennent pas plus à la nation française que les scènes horribles qui ont ensanglanté notre révolution , mais qui sortent de cette main invisible , que vous ne devinez point , parce que vous ne le voulez pas ; de cette main invisible , je répète le mot pour la troisième fois dans cette tribune , qui veut poloniser notre France , s'approprier ses dépouilles , et tuer notre nation ?

Insensés que nous sommes ! eh quoi ! quelques puissances mettent en mouvement des millions d'hommes pour nous perdre !

La haine contre nous , qui leur est commune , leur fait oublier des intérêts qui tôt ou tard doivent féconder le germe de leurs divisions : et nous , nous Français , nous qu'un même besoin , qu'un même intérêt rallie , des mots insignifiants ? Les mots que créa la fureur des partis , et que jamais la bouche pure du philosophe ne prononcera , sont le signe de la guerre civile !

Eh ! que vous importe , à vous représentans du peuple ; qu'importe au Directoire exécutif , dont les membres ont votre confiance et votre estime , les misérables clabauderies de quelques journalistes ? Notre existence et la sienne ne sont-elles pas fondées sur l'opinion publique , qui doit être composée de nos services et de nos vertus politiques ? Laissons à la vérité le soin de dissiper les nuages dont quelques vils folliculaires cherchent à la voiler. Ils veulent gagner de l'argent ; ils ont faim : nous , ayons soif de l'amour de nos compatriotes ; faisons de bonnes lois ; que le Directoire exécutif soit sévère et juste dans leur application , voilà la meilleure réponse à faire à ces marchands de phrases.

Ils nous insultent , dit-on. Sommes-nous républicains ? Eh bien ! souvenons-nous de cette belle réponse d'un magistrat romain qui avoit obtenu de la reconnaissance publique les honneurs statuaires.

Quelques-uns de ses ennemis (car quel est l'homme qui peut se dire , je n'en ai point ?) quelques-uns de ses ennemis mutilèrent à coups de pierres sa statue. Des adulateurs , comme il en existe encore , crurent brûler un grain d'encens sur l'autel de cet homme public , en lui dénonçant ce fait , et en l'engageant à provoquer la punition des coupables.

Il se contenta de passer la main sur son visage , et de répondre à ces faux amis , *qu'il n'étoit point blessé.*

J'affoiblirois ces paroles en les étendant : leur morale est dans leur expression. La calomnie est un mal ; mais appréciée à sa juste valeur , le bon citoyen , élevé à toute sa hauteur , n'en est point affecté. Depuis quatre

ans, c'est l'arme favorite de nos ennemis ; comme Mithridate , nous devons être familiers avec ce poison , qui ne tuera que les cœurs foibles et pusillanimes. Ah ! croyez-le , hommes dévoués à la cause sacrée de la liberté et de l'égalité , c'est vous que l'on veut singulièrement en abreuver. Déjouez cette tactique misérable de vos ennemis en souriant à leurs insultes : bientôt ils seront à nud ; et le mépris , la honte , je dis plus , le désespoir , seront leur partage.

Placés , représentans du peuple , au milieu de cette immense cité ; confondus , pour ainsi dire , dans cette innombrable population (pardonnez-moi , je veux tout dire , je veux épancher mon cœur dans cette tribune , qui est celle du patriotisme et de la vérité) ; confondus , je le répète , au milieu de cette immense population , j'ai beaucoup observé , j'ai beaucoup entendu ; j'ai , je ne crains point de le dire , imité ce calif qui se perdoit dans la foule pour connoître les reproches plus ou moins fondés dont on pouvoit inculper son ministère. J'ai tout vu , j'ai formé mon opinion , et je tire le rideau.

Je dis d'abord aux Parisiens , dont , ainsi qu'un de nos braves et estimables collègues le disoit , la maladie territoriale est celle de la peur ; je leur dis : Ne craignez point la retour de la terreur. Ce mot appartient à l'infame Albion ; elle seule l'organisa , ainsi que ses funestes résultats ; elle seule l'organisa dans notre patrie. Le Français combat , mais n'assassine point son ennemi.

Non , vous n'avez plus à craindre cette terreur , qui n'auroit jamais existé sans la confusion des pouvoirs.

La justice est là , elle protège l'innocent , elle punit le coupable.

Mais vous , citoyens de Paris , auxquels je ne crains point d'adresser la parole ; vous citoyens paisibles , qui aimez la liberté dont vous fûtes les fondateurs ! par quelle fatalité faut-il que nous soyons ici vos accusateurs ?

Je dois vous dire des vérités terribles. J'aurai rempli

mon devoir ; et si la mort en est le prix , la mort que je ne crains point , me réunit à un million de Français qui se sont sacrifiés pour la patrie ! Je périrai avec votre estime , c'est le plus bel héritage de mes enfans.

Citoyens de Paris , vous avez commencé la révolution ; le 14 juillet éclaira votre victoire sur cette forteresse dans laquelle étoient amoncelés tant d'amis de la liberté.

Le 6 octobre , votre population en masse se porta à Versailles.

Garde nationale , vous la dirigiez. Vous tous , hommes de commerce , vous en faisiez partie. La fuite de Louis XVI et son retour de Varennes , vous l'avez célébré par toute l'énergie patriotique.

Le 10 août , journée à jamais mémorable , fut votre ouvrage ; vous protégéâtes par votre présence ou par votre silence la juste condamnation du despote ; vous applaudîtes , le 22 septembre , à la fondation de la République , et vous avez adopté avec enthousiasme notre constitution de l'an 5.

Je trace , pour vous , habitans de Paris , je trace rapidement le tableau de vos forfaits aux yeux de la royauté , comme des sentimens de reconnoissance que vous ont voués les amis de la liberté et de l'égalité. Dans la première hypothèse , il est votre arrêt de mort.

Il est votre arrêt de mort ! Citoyens égarés , revenez aux conseils de l'intérêt de votre patrie , de celui de vos femmes , de vos enfans , de vos propriétés ; jetez un coup d'œil sur la désolation de la ville de Naples. Deux mille maisons brûlées , tous les patriotes , ceux même qui avoient pris une part inactive à la liberté , égorgés : voilà , voilà , ô mes compatriotes , la vengeance des rois ; la voilà cette terreur dont on vous parle sans cesse , et qui est loin du cœur de vos amis.

Osez écouter un mot , Parisiens ; ce mot , je le répète avec la franchise de l'homme libre , de l'homme sensible , de l'homme observateur.

Un monarque , aussi grand politique que grand guerrier , disoit de votre cité superbe : *Si elle m'appartenoit , dans un an elle n'existeroit plus.* Il sentoit , cet homme philosophe , mais *roi* , ce que pouvoit une population réunie de huit cent mille ames ; il avoit , pour ainsi dire , deviné notre révolution. Eh bien ! si contre-révolution , à l'ordre du jour , la contre-révolution que vos vœux appellent , et dont vous ne calculez point les tristes résultats , parvient jusqu'à vous , le soc de la charrue labourera votre immense territoire : mon cœur se refuse à vous tracer le tableau des malheurs qui auront précédé cet acte du despotisme ; je l'avoue , je n'aurai point le courage d'en être le témoin. Non , les républicains n'en seront point les témoins.

Jusqu'ici vous n'avez vu , vous n'avez entendu parler que des Vendées royalistes ; elles s'organisent sur tous les points de notre sol. Eh bien , ô mes concitoyens ! tous vos amis réunis s'aggloméreront sous les drapeaux de la liberté et de l'égalité.

Hommes foibles et insoucians , ils seront votre avant-garde , et pour aller jusqu'à vous , jusqu'à vous qui feignez pour eux un mépris que votre justice repousse , il faudra que les méchans qui veulent votre mort aient marché sur leurs cadavres. Oui , vos représentans seront , s'il le faut , à leur tête ; ils périront avec honneur , et ne vivront point avec opprobre ; car alors ils n'auraient pas été dignes de vous.

Représentans du peuple , pardon ; mais je ne crois point dérober à ce Conseil les momens précieux qu'il donne à la chose publique.

Permettez-moi d'exprimer un vœu : je l'écris sur la tombe de *Joubert* ; je l'écris sur celle de *Pompeï* et *Lecarlier* : Mettons un terme à nos divisions.

Un des premiers magistrats de la République me le disoit hier matin ; je ne le nomme pas , mais il se reconnoîtra dans le langage de son cœur , que je vous rends fidèlement.

Mettez, me disoit cet estimable citoyen, un terme à ces disputes de famille. Votre cœur, vos pensées sont *un*. Le même intérêt vous dirige. Ne pesez point le patriotisme ; n'allez point calculer si tel de vos frères en a une once moins que vous : ce frère, vous le retrouverez ~~■~~ besoin. Les dangers de la patrie ne sont-ils pas les siens comme les vôtres ?

Ils s'éclaircissent, ajoutoit-il, les rangs des patriotes ; ils doivent donc les serrer davantage, et opposer à l'ennemi du *dehors* un front inexpugnable.

Cet excellent magistrat, honoré de votre choix comme il s'est honoré dans la carrière militaire, nous donne la mesure des vrais sentimens que nous partageons.

Mes collègues, jurons sur l'urne funéraire de nos plénipotentiaires égorgés par l'infame maison d'Autriche ;

Sur celle de nos amis et collègues Pompeï et Lecarlier :

Jurons sur la tombe de notre jeune et estimable ami Joubert ; jurons sur les mânes saintes de nos braves frères d'armes dévoués et immolés à la cause de la liberté, d'oublier tous nos mécontentemens, toutes nos divisions.

Serrons - nous autour du faisceau républicain : nous pouvons différer de moyens, mais non de sentimens. Sauvons, sauvons la patrie ; c'est le premier de nos devoirs. Donnons au peuple que nous représentons l'exemple de l'union ; elle sera sa force et la nôtre. Que cette tribune auguste retentisse sans cesse des accens du patriotisme ; abandonnons ces petites discussions qui flétrissent notre caractère, alors qu'elles enrichissent les journaux.

Faisons des lois : c'est notre mission. Ah ! comme elle est auguste !

Voilà, mes collègues, le vrai moyen d'honorer les mânes de nos collègues, de nos guerriers.

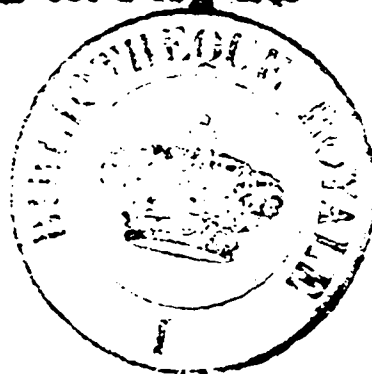
Ils sont morts ; mais ils nous ont légués des familles.

Sauvons la patrie, je le répète, pour les sauver elles-mêmes et accomplir leurs dernières volontés : laissons au surplus à l'histoire et à nos cœurs à publier notre reconnaissance.

J'ai abusé de vos momens, mes collègues ; j'avois besoin d'épancher mon ame. Puissent ces conversations fraternelles se répéter souvent !

Ici est la vérité ; le cœur du représentant du peuple en est le temple, sa bouche en est l'organe.

J'ai tout dit.



A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

Fructidor an 7.